

Correspondance de F.-C. de la Harpe avec D'Alberti

Autor(en): **Harpe, F.-C. de la / D'Alberti, V.**

Objekttyp: **SourceText**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **22 (1914)**

Heft 10

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

un homme loyal seront toujours accueillies par moi avec reconnaissance, mais que je les dédaigne venant de celui qui se permet de fausses imputations dans le seul désir de nuire.

» Lausanne, le 12 décembre 1839. »

(*A suivre.*)

L. MOGEON.

CORRESPONDANCE DE F.-C. DE LA HARPE
AVEC D'ALBERTI

Bellinzone, le 18 janvier 1835.

M. le Général, très honoré et très cher ami

et Concitoyen,

C'est aujourd'hui justement une année que vous m'écriviez une lettre pleine de témoignages de votre amitié, d'une amitié à laquelle sont attachés des souvenirs si intéressants pour moi, qu'ils font la plus douce satisfaction de mon cœur. Et cependant, comment ai-je pu demeurer une année sans vous donner un signe de vie? Cela doit paraître un peu étrange, mais j'espère que vous me pardonnerez ce silence, lorsque vous saurez comment j'ai passé cette année.

A la réception de votre chère lettre du 18 janvier 1834 je me réjouissais en apprenant que votre infirmité ne vous empêchait pas de vous occuper comme à l'ordinaire. Je me proposais de vous en attester bientôt ma complaisance et faisais des vœux, si non pour une parfaite guérison (dont vous-même ne vous flattiez pas), au moins pour que le mal n'empirât jamais. J'étais loin de soupçonner que j'allais être frappé d'une maladie semblable. Le 31 je fus surpris par une forte fièvre et par des douleurs rhumatismales dans toute la personne. Puis le mal se fixa sur la vessie, avec suppression

des urines. J'ai beaucoup souffert. A l'aide de saignées, de sangsues et d'emplâtres, on put remettre ce viscère dans son état normal; la maladie fut courte, mais terrible et la convalescence très longue. Tout le mois de février et de mars, j'ai dû garder chez moi un régime fort sévère, car de temps à autre j'éprouvais des symptômes alarmants, singulièrement à la tête, où le rhumatisme s'était niché. Pour m'éloigner des indiscrets, qui ne m'épargnaient pas dans l'état souffrant où je me trouvais, j'allai passer le mois d'avril à Olivone. La liberté, les commodités, les loisirs et tous les autres avantages dont je jouissais dans ma maisonnette, me rétablirent tout à fait, excepté l'usage des yeux. Je ne pouvais ni lire ni écrire sans éprouver des douleurs aiguës.

La session de mai m'obligea de revenir au chef-lieu; mais je n'ai pu prendre que très peu de part aux travaux législatifs, à cause de mon indisposition, laquelle m'inquiétait beaucoup par la perspective de la cécité. Heureusement le mois de juin fut assez chaud, et mes pauvres yeux recouvrèrent leur première aptitude; peu bonne, à la vérité, parce que c'est celle d'un myope, mais c'était tout ce que je pouvais désirer.

Ma délivrance des rhumatismes n'étant alors que l'effet de la saison, je ne pouvais pas me croire bien guéri; je devais m'attendre à leur retour, au retour de l'hiver. Ainsi j'ai cru que pour rendre leur visite moins dangereuse que possible, les eaux thermales m'auraient peut-être été utiles. Je fus conseillé d'essayer celles dites de *Masino*, du nom d'un torrent qui sort d'une vallée assez élevée et sauvage en Valteline et se jette dans l'Adda, peu loin de Morbegno. J'y allai donc au commencement de juillet.

La maison des bains est située toute seule au fond de cette vallée et loin des dernières habitations, une heure environ. Il faut presque cinq heures pour y arriver, en partant

du confluent de l'Adda et en montant un chemin escarpé et presque toujours sur le bord du précipice, où roule le torrent Masino. On n'y peut aller qu'à pied ou à cheval, au risque de se casser le cou à tout moment. C'est pour la difficulté du chemin qu'ils sont peu fréquentés, à présent qu'il y a tant de ces établissements salutaires, où l'on va très commodément en voiture. Autrefois il y avait tous les étés un grand concours de seigneurs vénitiens et de Lombardie, même des dames, « sans peur et sans reproches », qui allaient y reprendre, à coup sûr, leur santé. Les inscriptions dont est surchargée toute la maison font pleine foi de ces miracles ! Probablement parmi les visiteurs de ces bains on aura vu des malades imaginaires, des amis complaisants, des Céladons et de simples curieux, comme on en trouve à tous les bains. Mais on ne peut nier l'efficacité de ces eaux contre la goutte, la néphrétique, les obstructions, les maladies de la peau, utérines, etc. On en boit pendant le bain et dehors. Pour moi, je n'ai qu'à m'en louer. J'en ai fait usage tout le mois et j'en ai remporté une santé et même une vigueur que je ne connaissais plus depuis longtemps.

Après une petite tournée en Lombardie, pour voir des amis, je rentrai au commencement d'août à ma résidence. M'en étant éloigné momentanément pour quelque affaire, j'ai été témoin, à Olivone, de *l'ouragan du 27* de ce mois, dont la furie m'a laissé des traces qui ne s'effaceront pas de sitôt. Les mois de septembre et d'octobre ont été presque exclusivement employés à pourvoir au rétablissement (la plupart provisoire) des ponts et des chemins détruits, et à vaincre ou à concilier les difficultés et les contradictions qui renaissaient presque tous les jours, soit par la nature des choses, soit par la malignité des hommes.

Outre cet objet, qui était assez grave et compliqué, nous devons préparer pour le Grand Conseil, qui devait être

réuni en novembre, des rapports sur plusieurs autres affaires. Nous devons revoir les règlements et les tarifs des douanes et péages, organiser l'administration des postes, établissement tout nouveau chez nous. L'importance et la multiplicité de ces travaux ne nous laissaient point respirer. Enfin le Grand Conseil arriva. Il a eu lieu depuis le 25 novembre au 20 décembre. Cette session a été pour le gouvernement des plus fatigantes, et lui a légué bien de la besogne après son congé. Elle a terminé la période de cette législature, fille de la Réforme.

A-t-elle rempli ses promesses ? Le pouvait-elle ? Dans la condition présente de ce pays, il me semble que notre Assemblée est trop nombreuse. Ainsi son premier enthousiasme s'est bientôt refroidi, et par les fréquentes défections de ses membres, elle donna des preuves scandaleuses de son apathie pour les intérêts généraux de la République.

Quelques-uns débitent qu'avec de l'instruction nous pouvons rendre populaires chez nous les vertus républicaines, dont la base est l'amour de la Patrie. Je ne puis m'en flatter, quoique je le désire. Nos mœurs sont déjà, à mon avis, trop avancées sur le chemin de la *civilité* (où le peuple trouve tous les besoins de la corruption), pour pouvoir rétrograder vers la grossière vertu de nos ayeux. Mais si cela doit arriver, c'est un bonheur réservé à nos arrières-neveux.

En attendant, nous avons en Février prochain les Comices, qui nous donneront une nouvelle législature dont les éléments ne seront certainement pas d'un ordre supérieur à ceux qui les ont précédés. Peuvent-ils être pénétrés plus qu'eux des principes de la Réforme ? Ordinairement, plus un ruisseau s'éloigne de la source, et plus ses eaux deviennent bourbeuses.

Voilà, Monsieur et très-cher Ami, mon compte-rendu d'une année partagée entre les maux physiques et les per-

turbations de l'esprit. Plus d'une fois j'ai voulu vous en dire quelque chose, mais j'étais trop distrait par les circonstances extraordinaires qui me pressaient de tout côté. Je profite des premiers moments un peu libres pour vous assurer que je ne vous ai jamais oublié, ni cessé de faire des vœux pour votre santé. La mienne est tolérable ; il est vrai que mes rhumatismes sont revenus avec le froid, comme je le prévoyais ; mais pourvu qu'ils respectent la tête et les viscères, pour le reste de cette chétive personne, je le leur abandonne. Quelque fois ils me déchirent un peu trop, ce me semble, au gré des variations de l'atmosphère. Mais qu'y faire ? Lorsqu'on a rempli son quatorzième lustre, il faut se résigner à souffrir.

Ayez la bonté, M. le Général, mon très-honoré, et très-cher Ami et Concitoyen, de présenter mes respects à Madame et à M^{lle} votre nièce, et d'agréer les assurances de ma haute considération et de mon sincère et invariable attachement.

Votre très obéiss. et très dévoué serviteur et Ami,

V. D'ALBERTI.

P.-S. du 22 I. 1835 : « J'ai retardé l'envoi de cette lettre pour attendre la brochure ci-incluse. Il s'agit de ces *Eléments du mécanisme naturel* du P. Genhardt, dont on voit un sommaire à la page 36 des Actes de la Société helvétique des sciences naturelles de l'an 1833. Vous qui connaissez la science et la langue, vous pourrez l'examiner. Un exemplaire, vous aurez la complaisance de le donner à quelqu'un des Professeurs d'ici, qui connaisse aussi l'allemand. et qui veuille s'en occuper. Il mérite, je crois, d'être médité profondément, car il s'agit de rien moins que de détrôner Newton.
